

Caroline Guiela Nguyen, l'estée d'enfance

LE MONDE | 16.04.2015 à 09h54 • Mis à jour le 16.04.2015 à 10h19 |

Par Fabienne Darge



Caroline Guiela Nguyen, à Lyon, le 10 avril. PABLO CHIGNARD/HANSLUCAS.COM POUR "LE MONDE"

Première impression de Caroline Guiela Nguyen : une jeune femme – ravissante – déboule, en minijupe, bonnet sur la tête, vous claque la bise et entame la discussion, avec son accent du Sud. Une rugbywoman dans une enveloppe délicate, se dit-on ce soir-là. On est à Valence, à la Fabrique, un lieu qui a tout de la friche artistique, mais dépend du Centre dramatique national. C'est là, dans ces bâtiments couverts de tags colorés, en lisière d'un parc, que Caroline Guiela Nguyen, le 31 mars, a créé avec sa compagnie, Les Hommes approximatifs, son nouveau spectacle, *Le Chagrin*.

Quelques jours plus tard, on croise de nouveau la route de Caroline, à Paris et à Reims, et on se dit que c'était l'inverse, en fait : une femme délicate dans une enveloppe de fonceuse. On n'a pas l'habitude d'une telle

spontanéité, d'une telle fraîcheur, dans le théâtre français.

On voit bien que Caroline Guiela Nguyen tranche, dans ce milieu. D'abord c'est une jeune femme – elle est née en 1981. De par ses origines familiales, elle a des liens avec le Vietnam, l'Inde et l'Algérie, et avec l'histoire coloniale et postcoloniale de la France. Et c'est lestée de ce bagage qu'elle amène quelque chose de tout à fait neuf, et réinvestit des territoires oubliés, au fil de ses spectacles : *Se souvenir de Violetta* (2011), *Le Bal d'Emma* (2012), *Elle brûle* (2013), qui ne cesse de tourner, et ce *Chagrin* qui, après Valence, va poser quelques soirs à Tours, puis au Théâtre de la Colline, à Paris, sa bulle de réalisme magique.

Deux rencontres fondamentales

Dans le petit village de Provence où Caroline Guiela Nguyen a passé son enfance, les gens appelaient sa mère « la Chinoise ». « *Ma mère est vietnamienne, sa mère était indienne, née à Pondichéry*, raconte la jeune femme. *Elles sont arrivées en France en 1956, après la défaite de Dien Bien Phu, comme de nombreux Vietnamiens restés du côté de la France. Et, plus tard, elle a rencontré mon père, qui était pied-noir, et séfarade, mais ne parlait jamais de cette histoire...* »

Caroline Guiela Nguyen va au Vietnam régulièrement, mais n'est jamais allée en Algérie. Elle dit que cette histoire familiale complexe et « remplie de non-dits » a « façonné un rapport au monde particulier », qu'elle n'a de cesse d'élucider et de creuser à travers le théâtre.

Quand elle est entrée à l'école du Théâtre national de Strasbourg (TNS), après des études de sociologie et d'ethnoscénologie, elle a rencontré deux artistes qui ont été fondamentaux pour son éclosion artistique. Le Polonais Krystian Lupa d'abord, pour « *sa façon de travailler avec les comédiens : l'acteur chez lui n'est pas quelqu'un qui va dire un texte, mais une personne qui va témoigner d'une forme de présence, être traversé par tout un paysage intérieur, imaginaire* ».

**LA JEUNE FEMME A DES LIENS
AVEC LE VIETNAM, L'INDE ET
L'ALGÉRIE, ET AVEC L'HISTOIRE
COLONIALE ET POSTCOLONIALE
DE LA FRANCE**

Ensuite, il y a eu le « choc » provoqué par *Les Marchands*, de Joël Pommerat, qui a « *ouvert de nombreuses portes* » à la jeune metteuse en scène : « *Dans le fait de composer une troupe avec des visages, des corps, des origines différentes : une "diversité", comme on dit maintenant, qui*

me semble fondamentale pour raconter les histoires dont nous avons besoin aujourd'hui. Et puis Pommerat montrait que l'on pouvait s'emparer des questions sociales, souvent considérées comme impures, voire vulgaires, dans le théâtre français. Moi, je ne peux pas faire sans cette question-là, sinon il y a une partie de mon rapport au monde qui n'est plus là. »

Caroline Guiela Nguyen avait une idée assez claire de ce qu'elle voulait faire, quand elle a fondé la compagnie Les Hommes approximatifs – dont le nom, tiré d'un poème de Tristan Tzara, dit bien le projet –, en 2007, avec plusieurs camarades de l'école du TNS : la scénographe Alice Duchange, l'auteure Mariette Navarro...

Il s'agissait d'abord de créer un vrai collectif, pour de vraies créations collectives. Caroline et ses compagnons ont su très vite que pour raconter leurs histoires, il leur fallait écrire à partir du plateau, des acteurs – de la vraie vie. Réinvestir des terrains abandonnés du théâtre français : l'intime, le social, des histoires ordinaires traversées, comme toutes le sont, par la grande Histoire. Comme dans *Elle brûle*, qui soulève, avec un hyperréalisme saisissant, les couches de non-dits d'une famille et la douleur d'une femme d'aujourd'hui qui s'appelle Emma, comme chez Flaubert.

Pour cela, il fallait casser le moule, réintégrer dans la représentation de nos vies ce qui en fait la matière même, sa fragilité et sa complexité. Alors tous les spectacles des Hommes approximatifs mêlent comédiens professionnels et amateurs, de tous âges et d'origines différentes.

Comme une Atlantide engloutie

Ainsi en va-t-il dans *Le Chagrin* qui, au milieu de l'étonnant décor imaginé par Alice Duchange, inspiré par l'art brut, raconte une histoire banale et universelle. Un frère et une sœur, après la mort du père. La sœur est partie à Paris, des années auparavant, pour devenir danseuse, vivre dans un autre univers. Le frère est resté là, au pays, et maintenant ils se retrouvent, alors que le père n'est plus là, et que remontent les souvenirs.

Tout ici est dans la façon si émouvante qu'a Caroline Guiela Nguyen de convoquer l'enfance, cette enfance inscrite en chaque être humain comme une Atlantide engloutie, toujours prête à refaire surface. Ou d'évoquer la mort de manière un peu vaudoue, en instaurant sur le plateau un fascinant jeu avec la matière, les objets, les poupées, les bricolages divers et variés que chacun s'invente pour recréer du vivant, encore et encore.

Caroline Guiela Nguyen aime Mike Leigh, les frères Dardenne, Maurice Pialat ou Abdellatif Kechiche, les cinéastes qui serrent le réel au plus près, et son travail s'inscrit dans cette lignée. Mais avec *Le Chagrin*, elle est allée plus loin, sur des territoires encore nouveaux, qui intègrent la présence dans la vie d'une forme de « pensée magique », sans laquelle l'homme ne peut pas affronter la mort.

Alors évidemment, en voyant son parcours, en l'écoutant, on ne peut s'empêcher de penser à Ariane Mnouchkine, que Caroline Guiela Nguyen admire. La jeune metteuse en scène aimerait bien, un jour, créer un lieu semblable à la Cartoucherie de Vincennes, « *une fabrique de théâtre où l'on installerait notre univers, où l'on ferait à manger, où l'on accueillerait le public* », rêve-t-elle. Son prochain spectacle devrait d'ailleurs recréer la vie d'un restaurant vietnamien – tiens, tiens, là encore, on pense à Mnouchkine, à un des premiers spectacles du Soleil, *La Cuisine*, d'après Wesker. Caroline, c'est l'as de trèfle qui pique le cœur du théâtre français.

Le Chagrin, par Les Hommes approximatifs. Mise en scène : Caroline Guiela Nguyen. Centre dramatique régional de Tours, du 21 au 24 avril. Tél. : 02-47-64-50-50. Théâtre national de la Colline, du 6 mai au 6 juin. Tél. : 01-44-62-52-52. *Elle brûle*. Jusqu'au 17 avril, à la Comédie de Reims, 3, chaussée Bocquaine, Reims (51). Tél. : 03-26 48-49-10. Puis le 21 avril à Aubusson, Scène nationale d'Aubusson, Théâtre Jean-Lurçat, avenue des Lissiers, Aubusson (23). Tél. : 05-55-83-09-09. Du 27 au 29 mai au Théâtre national de Nice, promenade des Arts, Nice (06). Tél. : 04-93-13-90-90.

Fabienne Darge

Journaliste au Monde